

Souvenirs d'André Vivet,
interne de la sixième à la
terminale, de 1958 à
1965.



André Vivet en
1962.

Nous sommes le 15 septembre 1957 et c'est la rentrée scolaire dans un petit village du Saosnois.

Cette classe de *CM2/Fin d'étude*, classe de préparation au C.E.P., sera pour moi, seul prétendant à la sixième de lycée, une année de préparation intensive.

Tous les soirs après la classe, pendant une heure et demie, J'ai droit à une dictée et à un problème de calcul...

Je ne me souviens plus s'il y a eu un concours d'entrée pour le lycée, je crois que non...

La rentrée 58

Les jours précédents, c'est la préparation du trousseau, une liste très précise nous a été donnée lors de l'inscription. Il faut coudre un numéro sur les vêtements, le 291 a été négocié, il n'y a que le 1 à coudre à la suite du 29, déjà utilisé dans une colonie de l'année d'avant.

La rentrée des internes se fait un dimanche après-midi. On découvre le dortoir 5, celui des 6^{èmes} et des 5^{èmes}, présenté par les deux pions (maîtres d'internat) Tréguer et Anquetil dont je garde un sinistre souvenir.

Le dortoir V était situé dans les combles, au dessus de l'infirmerie, on y montait par les escaliers au fond à gauche de la cour des marronniers (Ces escaliers n'existent plus aujourd'hui, ils ont été reconstruits en extérieur, sur la cour).



La première semaine, nous faisons connaissance avec nos profs : « Papa Huet » et ses déclinaisons latines ; MM. Guyomard et Haldenwang en maths, qui nous suivront 4 ans. Je suis en 6è A2.



M. Huet en 1960



M. Guyomard en 1960



M. Haldenwang en 1960

Nous sommes les plus petits, les internes, en blouse grise, 10 ans et demi, 11 ans dans cette cour des marronniers, venus des 4 coins de la Sarthe, avec pour certains un accent de terroir très marqué, ce qui occasionnera les premières moqueries. Je me souviens de quelques noms :

Pierre Demeyer, fils des instituteurs de Coulongé, Bernard Puisset de Louplande, Pierre Dupas, fils des instituteurs de Saint Gervais de Vic, Bernard Henry, Jean Jacques Durif de Noyen, Claude Martin, Gilles Rouchy et Jean Géron, tous de Marigné Laillé , etc.



Pierre Demeyer



Bernard Puisset



Pierre Dupas



Bernard Henry



Jean-Jacques Durif



Claude Martin



Gilles Rouchy



Jean Géron

Sous la douche¹ on chante les premiers mots appris en anglais « tomatoes, potatoes ». Et les premières punitions tombent, les pions montrent leur autorité, qu'ils veulent absolue. Ils reçoivent en renfort la visite du « surgé » Durant.

Quelques jours plus tard, un petit chahut est mené par les cinquièmes, après l'extinction des feux. Le lendemain, Mme Radenac, l'infirmière qui habite au-dessous se plaint de bruits de pas et de chasse d'eau tirée la nuit. On a réveillé son bébé². Les pions ne font pas dans la dentelle : plusieurs élèves sont mis en retenue pour les 2 dimanches suivants. Je fais partie de la charrette. C'est ce qu'on appelle une consigne ou colle. Evidemment à l'époque, pas de téléphone et il est trop tard pour le courrier ; mon père arrive le samedi vers 16 heures, c'est l'autre surgé, le préposé aux sorties, Batut qui le prévient. Il a la possibilité de venir me voir quelques minutes au parloir. Mon père parlemente, il ne pourra faire « sauter » que le deuxième dimanche. Il repartira seul, me laissant dans un internat désert. A l'arrivée à la maison, il sera obligé d'enfermer ma mère à clé, celle-ci voulant revenir au Mans pour me ramener coûte que coûte.



Durant en 1961



Batut en 1959

Un dimanche, seul, à 11 ans c'est dur . L'après-midi, on nous sort en promenade, au jardin de Tessé ou au jardin des Plantes. Puis c'est l'étude, le repas : un pion et quelques internes (seuls ceux-ci pouvaient être consignés du samedi 16 h au lundi matin, les externes n'avaient que des colles le jeudi après-midi et éventuellement en cas de cumul le dimanche). Le coucher est morose, et le lundi ce sont les retrouvailles avec les autres et la semaine de cours qui commence.

Le jeudi après-midi, il y avait possibilité de sortir si on avait un correspondant. Je me souviens de fiches de sorties sur lesquelles Batut, ou un pion préposé, le devait apposer un timbre à date. On pouvait rejoindre librement notre correspondant, c'est lui qui était alors responsable de nous.

Il y avait encore en 1958, en bas de la place des Jacobins, et je crois, pour très peu de temps encore, le cinéma l'Alhambra. Nous allions au café des Promenades pour y dépenser notre peu d'argent de poche . On y était attirés par les billards électriques - les flippers-(20 centimes les 5 parties en 1960) et aussi par la jolie serveuse indochinoise... . La Brasserie du Théâtre, était fréquentée par les externes, plus argentés que nous.

¹ Seul le dortoir 5 est en est équipé. Il est neuf et réservé aux 6^{èmes} / 5^{èmes}.

² J'ai retrouvé le « bébé » en novembre 2006. Il a maintenant presque 50 ans. Et nos relations sont apparemment bonnes...



Le café du théâtre (qui devint la brasserie du théâtre, l'Alhambra, le café des Promenades, vers les années 20. En 1958, ce pâté de maisons n'avait guère changé.

Je m'en allais chez mon oncle en trolleybus jusqu'aux Batignolles, juste à côté des abattoirs. Souvent les trolleys sautaient ce qui occasionnait, la nuit, de magnifiques gerbes d'étincelles.

Je me souviens des retours au lycée les lundis matin d'hiver. Il fallait se lever tôt, très tôt pour être au lycée à 8h30. C'était un voyage collectif, les parents avaient chacun leur tour. On était quelquefois quatre dans une 2 CV, toujours en retard et qui essayait de prendre des petits raccourcis sur les chemins de terre verglacés ou enneigés. On arrivait par la route de Ballon à Coulaines, il y avait une grande plaque publicitaire (Crédit Lyonnais je crois) sur un pignon qui nous annonçait l'arrivée imminente à Saint Vincent où nous laissions les filles pour finir par le bahut. (La rue montait en ligne droite de Coulaines vers Saint Vincent).

Les saisons, les années passent. J'ai mené pendant sept ans la vie d'un interne qui connaît peu sa petite sœur, ne voyant sa famille que du samedi vers 17 heures au coucher du dimanche soir.

On s'amusait tout de même. Il y avait un pion dont je me souviens bien, on faisait semblant d'être terrorisés, il s'appelait Roger Gautier³, « Roger's » pour nous (prononcé à l'américaine).

Il nous surveillait toutes les nuits au dortoir IV (?) en quatrième, son lit était au milieu du dortoir entouré d'une toile blanche. Il sortait en trombe au moindre chuchotis, après l'extinction des feux qui appelait le silence absolu. Il allumait toutes

³ Je l'ai retrouvé avec plaisir il y a quelques années...



Roger Gautier en 1959

les lumières, marchait nerveusement le long des lits où nous nous terrions sans bouger.

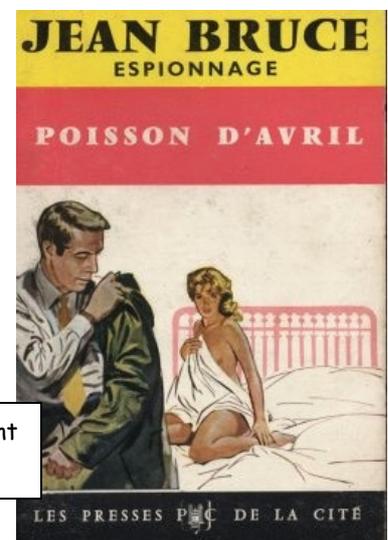
Dans la cour des marronniers, réservée aux élèves de la 6^{ème} à la 3^{ème}, nous avions un jeu dont les règles m'échappent aujourd'hui⁴. Un bâton d'une vingtaine de cm était planté dans un monticule de terre et entouré d'un cercle. Les 2 équipes se tenaient derrière un trait sur le sol à quelques mètres. Il fallait à l'aide d'une pierre faire tomber le bâton, puis quelqu'un se mettait à courir vers le cercle et après, je ne sais plus. On y jouait entre les garages à vélos et les grilles de la rue Montesquieu.

Nous avions peu de rapport avec les externes, bien habillés, « en civil », à côté de nos blouses grises. Certains acceptaient d'aller nous acheter des confiseries au bar-tabac du bas de la rue Lionel Royer. Je me souviens des « roudoudous », coquillages de plastique remplis de gelée dure, colorée et parfumée, de la « Reine pétillante » poudre en sachet à diluer dans l'eau et qui était délicieuse quand on la mettait à fondre directement dans la bouche, de la poudre de « coco », brune et qui colorait la langue en jaune.

Il y avait des jeux bêtes, par exemple des réservoirs d'encre de stylos-plume, sortes de vessies en latex que nous emplissions d'eau aux lavabos sous le grand escalier, que nous montions le plus haut possible dans les étages après qu'elles avaient pris une taille démesurée et que nous lâchions dans le vide. Evidemment il fallait surveiller l'arrivée éventuelle des pions et plus dangereuse, celle des surgés, Batut ou Durant.

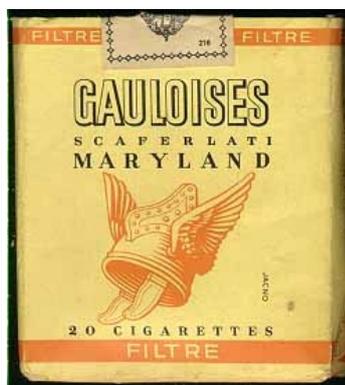
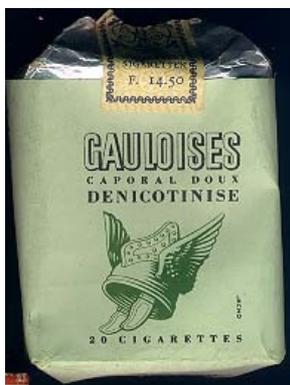
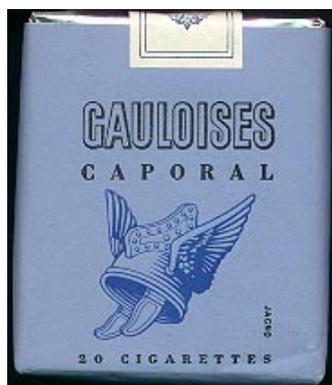
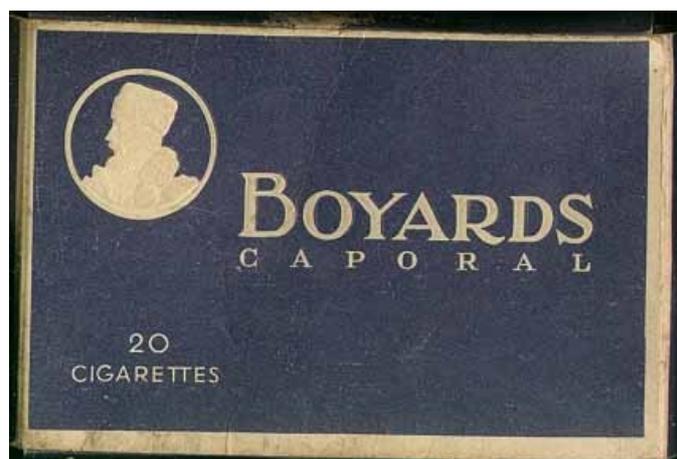
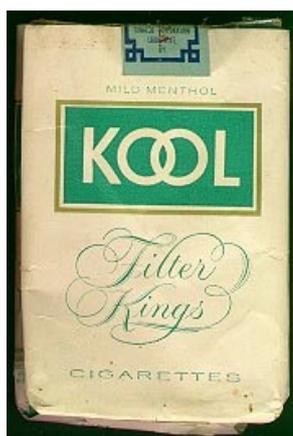
Je me souviens des enquêtes de Durant, très actif à contrôler nos lectures. Il venait, disait-on, d'un collège de Jésuites. Les « Jean Bruce » étaient à l'index. Un peu plus tard, ce furent les « San Antonio » mais à ce moment nous étions en 1^{re} et étions libres de nos lectures.

Un des livres à l'index, farouchement recherché par le surgé Durant.



⁴ Peut-être une sorte de base-ball, adapté aux circonstances.

La cour des sports avec le plateau d'athlétisme , le gymnase et la salle de gym au sol. Après le petit-déjeuner, on empruntait le petit couloir qui la reliait à la cour des Oratoriens. Les toilettes, en bas près du gymnase, juste au dessus du jardin du protal (proviseur). Les premières cigarettes en seconde, des « Kool », des « Reyno » (les mentholées), des « Boyards », les gauloises bleues mais aussi vertes ou Maryland sans oublier les P4 en paquets de 4, très bon marché mais qu'il fallait tenir soigneusement horizontales et ne pas mettre dans la poche sous peine de ne retrouver que le papier...



Pour le petit- déjeuner, de nombreux internes avaient un casier dans le réfectoire où il était possible d'entreposer du lait « Nestlé », lait concentré en tube ou des confitures pour améliorer l'ordinaire.



M. Guironnet, censeur en 1959

Une fois par trimestre, dans la plupart des matières, il y avait la composition, la compo. Les résultats des conseils de classe étaient présentés et commentés par le Censeur (le came) ou le Proviseur (le protal).



M. Girard, proviseur en 1960

Les tableaux d'honneur, les encouragements, les félicitations mais aussi les avertissements et les blâmes.

6A₂, 5A₂, 4B₂, 3B₂, 2C, 1C et math élem., le cursus paraît simple, mais je me souviens de papa Huet, en colère devant une 3^{ème} ou une 4^{ème} déclinaison mal sue, nous prévenant dès la sixième qu'il n'y aurait plus beaucoup d'entre nous en terminale, 7 ans après. Il avait raison : sur 25 sixièmes, 7 ans plus tard, il y en avait 2 en Σ (math élem), 2 en Σ (Sciences ex) et 1 en Φ (philo).

Je retrouvai en 1960 des profs que mon père avait eus entre 1941 et 1945 : Renard, le prof de dessin, surnommé « Pissette », qui nous poussait au chahut à force d'ennui, Bouzat en sciences physiques avec ses bons mots dont la liste circulait depuis la fin de la guerre. Nous l'aimions bien, d'ailleurs il n'avait pas de sobriquet.



M. Renard en 1959



M. Bouzat en 1959

Je l'ai retrouvé sur une photo de 1928. Je crois qu'il enseigna jusqu'en 1972.

Je me souviens aussi des grandes « gastros » que nous appelions d'un nom nettement moins technique. Nous étions à peu près sûrs qu'elles étaient liées à certaines sauces servies avec les ragoûts et autres langues de bœuf (savoir purement empirique...). A l'époque on ne parlait pas du tout de virus...

Un interne de seconde, excédé par ses nombreuses excursions aux toilettes (cabinets étaient un mot plus souvent utilisé ou chiottes), chargea un externe d'aller lui acheter un grand flacon d' « Elixir Parégorique ». Après l'avoir bu « cul sec », il s'écroula et fut emmené d'urgence à l'Hôpital. On apprit à cette occasion l'existence de composés opiacés dans ce médicament qui était d'ailleurs prescrit par l'infirmière. Dire qu'aujourd'hui on ne peut même pas donner d'aspirine ou de paracétamol à un élève...

Bouzat était à chaque fois très décontenancé par ces épidémies qui vidaient ses gradins des « penstos » et des « demi-penstos » (ou demi-pens).

A partir d'un certain âge (?), des sorties étaient proposées aux internes le soir, soit dans le cadre des J.M.F.(Jeunesses musicales de France) ou du ciné-club du cinéma Le Pâtis. Nous y partions après le dîner, à pied et accompagnés par un surveillant d'internat. Pour le théâtre, c'était rapide mais je me souviens des retours de la rue d' Eichtal, l'hiver, dans l'air silencieux et gelé de la ville endormie...

Vers 16h30, à la porte du réfectoire donnant sur la cour des marronniers, un goûter était servi : en alternance une barre de chocolat ou de pâte de fruit accompagnant un verre de thé chaud et du pain. Nous mettions le chocolat à fondre dans le thé pour pouvoir le tartiner ensuite. Le « Nutella » n'existait pas encore... Evidemment les jours de pâte de fruit étaient moins intéressants.

Reparlons de la blouse grise portée par les internes de la 6^{ème} à la terminale. En 6^{ème}, Elle était entourée d' une ceinture, puis au cours des années, la tenue se relâchait, la ceinture était laissée pendante, puis disparaissait, les boutons s'ouvraient peu à peu puis se décousaient, souvent avec de l'aide. En terminale, il était de bon ton d'avoir sa blouse sans ceinture, largement ouverte et copieusement maculée de taches de toutes formes et de toutes couleurs.

La grande «perm », aujourd'hui la Salle des Actes, accueillait souvent plus d'une centaine d'élèves de tous âges et les pions avaient la plus grande difficulté à y faire régner un silence relatif. Je me souviens d'un jeu bête et méchant qui consistait à allumer les lacets. Ceux-ci se consumaient alors doucement, dégageant une forte odeur d'amadou et de cirage brûlés. Je crois que le parquet centenaire de cette salle en garde encore les traces...

Les professeurs dont j'ai suivi les cours de 1958 à 1965.
 (certains sont dans le texte ci-dessus)



Mme Jollis (Mu) 3



M. Mansart (HG) 9



Mlle Magin (SN) 8



Mme Guilbert (SN) 7



M. Angevin. (Ma)



M. Letessier (Le) 16



M. Dupont (Ma) 23



M. Lambert (Le)



M. Cheu (Ang) 45



M. Sodter(HG) 29



M. Berger(Le) 31



M. Audouy (Le) 46



M. Baechtel(HG)



M. Maris (PC)



M. Péan (Le) 43



M. Loubersac(EPS)



M. Ricard(EPS) 51



M. Cortet(Ph) 48



M. Berger(EPS) 66



M. Rivière(EPS) 57



M. Cottin (Bibli.) 59 B



M. Chaniac(Le)



M. Mermaz(HG)



M. Patillon(Le)



Mme Pissere(Ang)



M. Léautez(Ma)